

# Lettres saoudiennes : une littérature en devenir

La littérature arabe contemporaine est encore largement dominée par les auteurs égyptiens et proche-orientaux — un proverbe arabe ne dit-il pas « Le Caire écrit, Beyrouth publie et Bagdad lit »? Pourtant, chaque année des auteurs non dénués d'intérêt et issus de pays dits « périphériques » sur le plan culturel — le Soudan, les pays du Golfe, le Maghreb — publient des ouvrages intéressants, dont certains deviennent des *best-sellers*. Parmi tous ces pays, l'Arabie saoudite occupe aujourd'hui une place particulière, tant par l'engagement de certains de ses auteurs que par l'écho de leurs œuvres dans leur pays et au-delà.

XAVIER LUFFIN

L'Arabie saoudite offre en Occident l'image d'un royaume aussi riche que conservateur, où la shari'a — la loi islamique — est appliquée à la lettre et où les libertés individuelles sont particulièrement restreintes. Il faut, hélas, avouer que cette image colle assez bien à la réalité : il n'y a dans le pays aucune pluralité politique, et le courant religieux appliqué officiellement dans le pays — le wahhabisme — est l'un des plus rigoristes : les femmes n'ont pas le droit de vote, ne peuvent pas conduire de voiture (cette interdiction serait toutefois en passe d'être levée cette année, sous certaines conditions), ne peuvent pas voyager hors du pays sans l'autorisation de leur tuteur légal — pour ne prendre que l'exemple de la condition féminine. S'il est évident qu'une lecture à ce point rigoriste

de la religion a eu et a encore des effets très négatifs sur la production artistique — la censure officielle empêche la diffusion de nombreux livres et publications, les salles de cinéma sont interdites<sup>1</sup>... — cela n'a pas empêché la naissance de nombreuses vocations littéraires, à l'intérieur comme à l'extérieur du pays.

## Des précurseurs au « boom » littéraire des années nonante

La littérature saoudienne d'aujourd'hui n'est pas issue du néant, puisque le pre-

<sup>1</sup> Le premier véritable film saoudien, *Keif al-hal?* (« Comment ça va? »), a été tourné en 2006... aux Émirats arabes unis.

mier roman saoudien fut publié à Damas en 1930. Mais si quelques autres livres sortirent dans les décennies suivantes, aucun ne marqua vraiment la scène littéraire arabe avant la fin des années cinquante et la publication des romans de Hamad Damanhuri, Said Daftardar, Muhammad Malibari et quelques autres. Depuis, de nouveaux écrivains apparurent régulièrement, enrichissant encore la production du pays. Parmi tous ces auteurs, l'un d'entre eux a acquis une notoriété indéniable dans tout le monde arabe : Abdul Rahman Mounif, décédé en 2004, incontestablement l'une des grandes plumes arabes de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Écrivain engagé, auteur de nombreux romans traitant des problèmes contemporains du monde arabe — il a abordé de manière poignante la question de l'emprisonnement politique dans *Sharq al-Mutawassat* (*À l'est de la Méditerranée*, 1977) par exemple — son chef-d'œuvre est certainement *Mudun al-milh* (*Les villes de sel*, 1984-1989), une collection de cinq livres décrivant l'évolution rapide de la société saoudienne avec le boom pétrolier.

Mais c'est à partir des années nonante que les lettres saoudiennes vont s'épanouir et connaître un réel succès dans le monde arabe. Parmi les acteurs de cette renaissance, on peut citer Turki Hamad, Abdullah Al-Taezi, Youssef Al-Mohaimeed, Ghazi Al-Gosseibi, et de nombreuses femmes sur lesquelles nous reviendrons ci-dessous, mais selon nous un nom se détache parmi tous ces auteurs : Abduh Khal. Ce romancier au style très particulier traite également des changements de la société saoudienne contemporaine tout en mettant en relief l'histoire et les coutumes de Djeddah et de la région côtière de la Tihama. Dans son dernier roman, *Al-Fusûq* (« La débâche », 2005), il s'en prend au conservatisme de la société saoudienne, à travers une

enquête policière à la suite de la disparition du corps d'une jeune fille récemment inhumée, et accusée d'être immorale<sup>2</sup>.

## La littérature féminine

Jusqu'aux années nonante, peu de femmes avaient participé à l'élaboration de la littérature saoudienne — même si la première auteure du pays, Samira Khashuqji, a publié son premier roman en 1961. Mais depuis une bonne décennie, les femmes ont fait leur apparition en force sur la scène littéraire saoudienne.

Parmi elles, il faut citer Noura al-Ghamidi, Fawziyya Abu Khalid, Wajeha Al-Huwayder ou encore Leila Al-Johany, dont nous reparlerons plus loin et qui a publié en 1998 un roman abordant notamment la question de l'avortement, mais aussi Raja Abdallah Alsanæ, une jeune dentiste qui est l'auteure de *Banât al-Riyâdh* (*Les filles de Riyadh*, 2005). Ce roman qui décrit les dessous de la vie quotidienne de quatre Saoudiennes à travers un échange d'emails, fut dans un premier temps jugé immoral par beaucoup de ses compatriotes, même s'il fut salué par d'autres, dont le ministre et lui-même auteur Ghazi Al-Gossaybi. Publié au Liban, il fut donc d'abord interdit dans le royaume saoudien, mais devant son succès, il fut finalement autorisé et devint même la coqueluche du salon du livre de Riyadh.

Un autre nom devenu indispensable est celui de Zaynab Hifni, dont nous reparlerons plus bas<sup>3</sup>. Quant à Saba Al-Hirz, elle aborde avec *Al-âkharûn* (*Les autres*, 2006)

<sup>2</sup> Il faut aussi citer Ahmad Abu Dohman, auteur de *La ceinture*, un roman paru en 2000 et écrit en... français.

<sup>3</sup> Le livre de Raja Alsanæ a été traduit en français : *Les filles de Riyad*, Plon, 2007. Un extrait de *Je ne pleurerai plus*, un roman de Zaynab Hifni, est paru dans le *Courrier International* du 8 juillet 004.

l'intéressante question de la marginalisation des chiites dans un pays dominé par le wahhabisme. Plus récemment, les livres de Samar Al-Muqrin et Ward Abdelmalik, deux femmes qui s'inspirent également des difficultés vécues par les femmes saoudiennes, ont eux aussi fait parler d'eux.

### Quelques thèmes tabous : le sexe...

Même si certains — lecteurs, critiques et auteurs arabes confondus — leur reprochent de parler de sexe uniquement pour atteindre la notoriété, certains auteurs ont abordé ce tabou avec une franchise parfois assez étonnante. C'est ce que d'aucuns avaient reproché à Raja Alsanæ, mais surtout à Ward Abdelmalik et à Zaynab Hifni. Cette dernière, auteure de plusieurs romans et recueils de nouvelles, aborde dans la plupart de ses œuvres la question des relations homme-femme et de leur sexualité. Par ailleurs, elle n'hésite pas à utiliser un langage audacieux et très réaliste dans ses descriptions omniprésentes de scènes d'amour. Cette audace lui a valu quelques problèmes, puisque son passeport lui avait été retiré durant deux années à la suite des scandales nés de la publication de son recueil de nouvelles *Nisâ 'ind khatt al-istiwâ* (« Femmes à l'Équateur »). Pourtant, l'auteure ne semble pas parler de sexe pour avoir du succès, mais plutôt pour briser précisément un tabou hypocrite dans la société arabe en général et saoudienne en particulier, comme elle l'a elle-même expliqué dans une interview donnée en 2006 à la chaîne de télévision Al-Arabiyya.

Ainsi, dans le roman *Malâmih* (« Traits », 2006), la narratrice raconte l'évolution de sa vie privée : son éducation sexuelle cachée, à l'adolescence, son mariage raté, son divorce, et finalement son passage à l'homosexualité... L'idée de la femme victime

de la suprématie sexuelle des hommes revient régulièrement dans son œuvre, à travers le droit de cuissage d'un propriétaire peu scrupuleux à l'égard d'une jeune mère répudiée et sans moyens dans la nouvelle *Wa-fâhat râ'ihat 'araqiha* (« Une odeur de transpiration »), à travers le viol de la narratrice par un jeune domestique yéménite en pleine frustration sexuelle dans le roman *Lan a'ud abki* (« Je ne pleurerai plus », 2004), ou encore à travers l'image récurrente de la femme répudiée.

### ... le racisme...

Un autre thème tabou abordé récemment par différents auteurs est celui du racisme. La société saoudienne est fortement divisée par les clivages tribaux, au point de rendre les mariages entre personnes issues de clans ou de tribus différents difficiles, voire impossibles — une expression locale, « cent dix, deux cent vingt [volts] » exprime d'ailleurs l'union matrimoniale rendue impossible par « incompatibilité tribale ». Au bas de cette échelle sociale se trouvent les Saoudiens d'origine africaine. Dans *Fikhâkh al-râ'iha* (2003), un roman mettant en scène deux marginaux attachants, Yousef Al-Mohaimeed aborde déjà la question à travers l'un de ses personnages principaux, Tawfiq le Soudanais. Ce dernier, victime de marchands d'esclaves venus effectuer une razzia dans son pays natal, fut castré encore enfant pour servir d'eunuque en Arabie saoudite, après avoir été violé par l'un des marchands d'esclave — les passages du livre décrivant ces scènes étant particulièrement prenants et réalistes<sup>4</sup>.

<sup>4</sup> Le livre est paru en français sous le titre *Loin de cet enfer*, Actes Sud, 2007. Voir aussi son interview dans *Al-Ahram Hebdo*, un journal égyptien de langue française : <<http://hebdo.ahram.org.eg/Arab/Ahram/2007/6/27/litt0.htm>>.

Zaynab Hifni aussi esquisse la question du racisme dans certains passages de ses livres, notamment dans son roman *Lam a'ud abki* (« Je ne pleurerai plus »), lorsqu'elle décrit la « Quarantaine », le quartier des Africains sans papiers venus en Arabie pour le pèlerinage et demeurés sur place, dont les filles sont souvent contraintes à la prostitution.

Mais l'ouvrage le plus parlant est certainement *Jâhiliyya* (« Ignorance ») de Leila Al-Johany, un roman étonnant qui aborde la question du racisme à travers l'histoire d'amour de Leen, une Saoudienne « de souche » et Malik, un *Takruni* — ce terme, dérivé de *Takrouri*, « Toucouleur », désigne à l'origine les descendants de pèlerins ouest-africains qui sont restés dans le pays après avoir effectué le *hajj*, le pèlerinage à La Mecque, mais désormais il désigne les Noirs de manière générale, de façon péjorative. L'histoire se déroule entièrement à Médine et commence par les remords de Hashem, le frère de Leen, qui vient de tabasser Malik, laissé pour mort dans une ruelle, pour qu'il s'éloigne de sa sœur. Tandis que Malik est hospitalisé, dans le coma, on découvre petit à petit les personnages autour de Leen : son frère Hashem, qui exprime ouvertement son racisme ; leur mère, qui a toujours gâté son fils, au point d'en faire un bon à rien ; leur père, très attaché à sa fille et qui s'est lui aussi opposé à son mariage, non pas par racisme, mais pour éviter à sa fille le regard réprobateur de la société (une scène qui n'est pas sans rappeler le célèbre film américain de 1967, *Devine qui vient dîner ce soir ?*). On découvre aussi le passé de Malik, ses lointaines origines africaines — il est né à Médine, de parents venus d'Afrique de l'Ouest pour effectuer le pèlerinage — ses premières expériences du racisme, sa quête impossible de la nationalité saoudienne...

Notons que parmi les *Takarna* (pluriel de *Takruni*) cités plus haut, figure un journaliste et écrivain, Mahmoud Traore, dont l'un des romans, *Maymuna* (2002), retrace à travers le récit de Maymuna l'histoire passionnante de cette communauté depuis son départ d'Afrique de l'Ouest à son installation dans le Hedjaz.

### ... et les travailleurs immigrés

Les conditions de vie difficiles des immigrés asiatiques reviennent également dans divers romans saoudiens, notamment ceux de Yousef Al-Mohaimed, Zaynab Hifni et Leyla Al-Juhany, même si cette question n'a, semble-t-il, pas encore été choisie comme thème principal. À titre d'exemple, voici comment Al-Mohaimed décrit le cloisonnement des « castes » d'immigrés dans son pays, par la bouche de Tawfiq le Soudanais : « J'ai pensé travailler comme portefaix dans un port, mais les ouvriers asiatiques occupaient déjà le terrain. Je me suis dit que j'allais travailler comme vendeur, mais je n'avais pas le teint clair des Libanais [...], j'ai pensé travailler comme ouvrier, maçon ou carreleur, mais je n'allais pas pouvoir rivaliser avec les Pakistanais [...]. Soit, je serai gardien d'immeuble<sup>5</sup> ! »

Ailleurs dans le Golfe, quelques écrivains se sont également penchés sur ce thème, notamment l'émirati Mohammed Al Murr dans sa courte nouvelle *Yati al-mawt wa tati al-hayat* (« La vie et la mort, ça va ça vient »), dans laquelle il décrit les mésaventures d'un immigré indien. L'auteur omanais Su'ud Al-Muzaffar a également consacré un roman au sort des immigrés dans le Golfe, *Rijal min jibal al-hajar* (« Hommes des montagnes de pierre », 1995).

<sup>5</sup> *Loin de cet enfer*, 2007, p. 108.

Dans les autres pays arabes, susceptibles de « produire » une partie de la main-d'œuvre des pays du Golfe, quelques auteurs se sont inspirés du sort de leurs compatriotes: il faut citer bien sûr *Rijal fi al-shams* (1963) du Palestinien Ghassan Kanafani, qui décrit le voyage clandestin à l'issue dramatique d'un groupe de Palestiniens vers le Koweït, mais aussi *Al-balda al-ukhra*, un roman très réussi de l'Égyptien Ibrahim Abd Al-Magid sur la vie quotidienne d'un groupe d'immigrés égyptiens à Tabouk, ou encore *Misk al-ghazal* (1996) de la Libanaise Hanan El-Cheikh, qui décrit l'ennui de femmes d'expatriés arabes et européennes cloîtrées dans les *compounds* d'un pays du Golfe<sup>6</sup>. Dernièrement, un roman de l'auteur syrien Mohammed Altundji, intitulé *Yawmiyyât khâdima fi al-khalîj* (« Carnets d'une servante dans le Golfe », 2007), relate le sort de Joanna, une jeune Philippine qui, après avoir émigré au Koweït, se convertit à l'islam à la suite des marques de sympathie qu'elle y a reçues. Mais outre que le livre est loin de constituer un chef-d'œuvre sur le plan littéraire, son scénario est des moins réalistes: de tels cas individuels se produisent peut-être, mais il faut bien avouer que les informations disponibles sur le sort de la main-d'œuvre asiatique — en particulier féminine — dans les pays du Golfe (ou au Liban) sont bien moins idylliques...

Ainsi, si l'État saoudien reste profondément conservateur et autoritaire, malgré quelques timides réformes nées récemment de l'inquiétude suscitée par l'opposition islamiste qui s'est développée au sein même du pays, et qui s'est manifestée notamment par une série d'attentats à l'intérieur des frontières du royaume, quelques intellectuels montrent qu'une partie de la société saoudienne est capable de faire preuve d'esprit critique à l'égard de ses propres travers, n'hésitant pas à toucher aux thèmes les plus délicats. Cela donne dans certains cas des œuvres remarquables, d'un point de vue thématique bien sûr comme dans le cas de Zaynab Hifni ou de Leila Al-Johany, mais aussi stylistique, avec le langage si particulier d'un Abduh Khal, une plume qui mériterait vraiment d'être lue en Occident<sup>7</sup>...

6 Ces trois livres ont été publiés en français: Kanafani Gh., *Des hommes sous le soleil*, Sindbad, 1999, Abdel-Méguid I., *L'autre pays*, Actes Sud, 1999 et Al-Shaykh H., *Femmes de sable et de myrrhe*, Actes Sud, 1992.

7 *Banipal*, une revue trimestrielle britannique dédiée à la littérature arabe contemporaine, a publié en été 2004 (n° 20) un dossier spécial sur la littérature saoudienne, incluant quelques traductions en anglais d'extraits de romans. Voir aussi l'étude récente de S. Jayyusi, *Beyond the Dunes. An Anthology of Modern Saudi Literature*, 2006.